CAUSERIE

En plusieurs entretiens récents, il fut ici parlé de « compréhension musicale ». Peut être ces mots demandent-ils quelque explication. « Comprendre » la musique ? Est-ce que l'on « comprend » la musique ? a-t-on demandé. C'était avant 1914, on avait fait de cette question le sujet d'une enquête. Il y eut des réponses bien sensationnelles, tirées de la raison ou de l'imagination. Ceux qui auraient pu donner une définition très nette, ayant pour base l'observation, l'expérimentation, ceux-là se dérobèrent. L'un d'eux s'amusa à aligner, en quelques mots, des précisions vagues, car il ne voulait pas arrêter l'enquête et qu'on le privât de savourer le génie si spécial des musiciens musicologues, ou des musicologues anti-musiciens.

Tout cela est bien loin. Les événements se chargèrent de changer le cours de nos préoccupations...

***

« Comprendre » a-t-on dit — avec Littré et bien d'autres, — c'est « prendre avec soi ». Comment peut-on « prendre avec soi » une œuvre musicale ? En l'exécutant ? en la lisant ?... On peut lire une phrase littéraire sans la comprendre, sans en pénétrer le sens.

Y a-t-il donc un sens musical ? assurément. Comme le sens littéraire correspond-il à des idées, à des images ? Non.

Il agit sur notre ouïe musicale comme les mots et phrases littéraires agissent sur notre esprit, mais ce n'est pas à l'esprit qu'il s'adresse. Une suite de sons peut exprimer l'inquiétude, la sérénité, l'amour, évoquer l'orage, l'espace... et être dénuée de *sens musical*, être *musicalement* illogique.

***

Les « bonnes gens » ont sur ces matières des clartés qui manquent à beaucoup de musiciens et d'esthètes. Ils avouent ne « comprendre » que ce qu'ils peuvent chanter... Ils n'ont pas tout à fait tort. Ce que l'on comprend bien se chante, mentalement au moins.

L'audition mentale — elle fut très bien étudiée par Riemann — peut être tenue pour une condition essentielle de la compréhension musicale.

Qu'est-elle ? Chacun le sait et l'éprouve. Qui ne peut, sans chanter à haute voix, « penser » une phrase musicale ? *l'entendre* mentalement ? ...

Comment agit-elle sur notre organisme, physiologiquement ? Une observation, absolument authentique — et cent fois renouvelée sur des « sujets » différents — permet de l'établir à peu près.

Il y a très longtemps un enfant courait sur les grèves de la Loire... Il convient de spécifier que cet enfant, élevé dans un milieu où la musique était cultivée, avait toujours, comme l'on dit, « des airs dans la tête ». Il courait donc, sur la grève, quand il perçut nettement que le vent faisait vibrer, faisait résonner, en passant entre ses lèvres entr'ouvertes, la mélodie qu'il « avait en tête » et ne chantait pas. On avait, dès sa naissance, habitué cet enfant à « observer ». Cela lui permit, sa vie durant, de rendre aux autres de multiples services et de manquer pour lui-même de tout sens pratique. Il vérifia le phénomène observé, « pensa », en courant contre le vent, d'autres mélodies qui, aussitôt, murmurèrent dans sa cavité buccale. Il se souvient avoir aussitôt cherché de jeunes camarades pour tenter sur eux semblable expérience. Ceux-ci n'avaient pas été dressés à l'observation des choses, mais à l'observance des consignes. Ils étaient destinés à obéir, à commander, à ne jamais comprendre, partant à plaire, à « se débrouiller », à régner. Ils ne comprirent rien à ce que racontait et demandait le jeune musicien et l'auraient volontiers raillé... et rossé... s'il n'avait eu des muscles impressionnants, seul argument valable contre ceux qui ne « veulent » pas écouter et se soumettre à la raison.

Notre musicien néophyte eut plus de chance auprès de ses petites amies, une troupe de fillettes plus sensibles, plus attentives et plus curieuses que les garçons. Elles écoutèrent, elles pressentirent, elles comprirent. Elles refirent l'expérience et arrivèrent aux mêmes conclusions que le jeune observateur. Il eut l'idée, chantant « mentalement » une mélodie quelconque, de percuter ses dents, la bouche entr'ouverte, avec un crayon... et le bruit de la percussion *devint* musical, reproduisant les sons, les intervalles de la mélodie « pensée ». Ses collaboratrices improvisées l'imitèrent, et obtinrent le même résultat.

La conclusion s'imposait. « Penser » de la musique, c'est la *chanter intérieurement*.

Bien plus tard, le musicien en question observa qu'en effet lorsqu'un individu quelconque « pense » une mélodie, son larynx subit les mêmes contractions que s'il la chantait.

Le fait fut d'ailleurs observé en Allemagne par H. Riemann et autres physiologistes musiciens que notre jeune homme ignorait alors.

Mais, dira-t-on, comment l'audition mentale peut-elle s'expliquer ainsi pour les sensations de sons simultanés ?

La simultanéité n'est qu'une illusion. Mentalement, les accords sont entendus comme arpèges si rapides que les sons dont ils se composent sont sensiblement simultanés. Là aussi,

l'examen laryngoscopique donne des preuves évidentes.

Les bonnes gens ont donc raison lorsqu'ils déclarent incompréhensible — pour eux — la musique qu'ils ne peuvent fredonner.

Mais « chanter mentalement » une œuvre musicale est-ce en avoir la compréhension intégrale ?

Non.

Posséder le *sens plastique*, le *sens musical*, le *sens pictural*, le *sens gastronomique*, c'est posséder vue, ouie, goût, à l'état d'*organisme complet* ayant, comme le cerveau, logique, esthétique, sentimentalisme...

Nous y reviendrons en quelqu'une de ces familières causeries.

Jean HURÉ.

LE MÉTIER ET LE CERVEAU

Il est grandement question aujourd'hui du problème de l'enseignement. Certains quotidiens tentent d'agiter le grelot. Les « pouvoirs publics » semblent s'émouvoir. Et tout le monde paraît être d'accord, chose rare ! pour protester contre le « bourrage de crâne » intensif auquel est soumise la jeunesse d'aujourd'hui. De plus on s'accorde également à reconnaître que ce « bourrage », non seulement anti-hygiénique, est encore inefficace parce qu'il laisse nos enfants, leurs examens passés, le crâne à peu près aussi vide et le cerveau aussi peu équipé pour le *struggle for life* que s'ils s'étaient épanouis à l'air libre des champs. Exagération dans les deux sens, je le concède, mais grande part de vérité. Il ne suffit pas de dénoncer un mal — c'est vraiment tâche trop aisée ! —, il faut y proposer un remède. Et peut-être entre ces deux termes conviendrait-il d'interposer la *recherche de la cause*. Or, ici, la cause est à n'en pas douter la *spécialisation* croissante des branches de la connaissance humaine. Autrefois, lorsqu'on avait dit : lettres, sciences, arts, on avait à peu près tout dit. Aujourd'hui, quelle table des matières ne faudrait-il pas pour inventorier toutes les divisions et subdivisions de ces trois domaines ! En l'état actuel des choses, il devient fou de vouloir procéder dans l'enseignement par ingurgitation. Le gavage des oies leur fait, non pas un bon estomac, mais un foie malade. Le bourrage des crânes produira toujours un esprit lourd et confus, jamais une raison saine et lucide.

L'individu aujourd'hui ne peut pas ne pas se spécialiser : Les Pic de la Mirandole ne sont plus possibles. D'un autre côté, l'individu spécialisé ne peut pas ignorer tout ce qui est endehors de sa spécialité, d'abord parce qu'il n'est pas de domaine de l'esprit humain qui n'ait besoin de se ravitailler dans la plupart des autres, ensuite parce que nous nous trouvons sans cesse en contact avec d'autres hommes et que nous avons besoin pour vivre de mille actions et de mille objets exigeant des connaissances spéciales. Et nous avons dit que l'ensemble de ces domaines et de ces connaissances dépassait à l'heure actuelle les capacités d'un cerveau de quinze ans.

Comment sortir de ce dilemne ? Je répondrai : en procédant, non par absorption, mais par construction. Je m'explique. Imaginez un homme qui emmagasinerait dans un immense grenier tous les produits, denrées et objets nécessaires à sa consommation pour une période de plusieurs années : sans parler de l'encombrement créé par ce système absurde, les trois quart de ses réserves seraient avariés et inutilisables au bout de peu de temps. Vous jugeriez cet homme insensé et vous essaieriez de lui faire comprendre qu'il doit savoir fabriquer ou se procurer les choses nécessaires à la vie au fur et à mesure de ses besoins. Il en est de même pour l'enseignement : ce qu'il faut chercher aujourd'hui, c'est, non pas à donner beaucoup de connaissances à l'enfant, mais à lui forger un instrument léger et pratique — un cerveau ! — qui lui permette d'accéder à quelqu'une de ces connaissances dès que les conditions de son existence la lui révèlent indispensable. Le problème se résume en deux mots : un cerveau et un métier. Reste à jeter les fondements de cette « science des sciences », *actuellement inexistante*, qui doit apprendre à l'individu à se débrouiller en toutes circonstances et qui, pour ce faire, s'attachera beaucoup plus à lui montrer la « solidarité » des choses que leur hétérogénéité.

Ceci concerne plus que tout autre le musicien, dont le métier complexe touche à peu près à tout — littérature, plastique, physique, etc. — Combien n'ai-je pas été stupéfait, en enseignant l'harmonie, de constater le déplorable fonctionnement des cerveaux en apparence les mieux éduqués ! Tel qui se vantait d'études complètes, voire d'un grade universitaire, devenait incapable de la plus élémentaire logique dès qu'il abordait le domaine des sons : les mots usuels — comme monter, descendre, avant, après, au-dessus, au-dessous, retard, échange, même les chiffres ! — n'avaient plus pour lui aucun sens, dès qu'ils étaient appliqués à la musique, et tel qui eut extrait sans difficulté une racine carrée, redevenait *musicalement* le petit enfant qui répond trois et deux font six. Or, remarquez que je *n'exagère en rien*. Et bien, si au lieu de sacrifier dix ans à vous empiler des noms et des chiffres, on consacrait seulement une heure par jour pendant deux ans à vous apprendre le sens de quelques mots généraux,